

Laval théologique et philosophique



L'accès aux vies antérieures selon Joan Grant et Denys Kelsey et d'après les expériences de Denise Desjardins

André Couture

Volume 47, numéro 3, octobre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400633ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400633ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Couture, A. (1991). L'accès aux vies antérieures selon Joan Grant et Denys Kelsey et d'après les expériences de Denise Desjardins. *Laval théologique et philosophique*, 47(3), 417–434. <https://doi.org/10.7202/400633ar>

L'ACCÈS AUX VIES ANTÉRIEURES SELON JOAN GRANT ET DENYS KELSEY ET D'APRÈS LES EXPÉRIENCES DE DENISE DESJARDINS¹

André COUTURE

RÉSUMÉ. — *Le livre populaire offre une assez grande variété de discours réincarnationnistes. Deux de ces discours, celui de J. Grant et de D. Kelsey et celui de D. Desjardins, l'un typiquement occidental, l'autre influencé par l'hindouisme, sont ici examinés et comparés à partir d'une grille de lecture utilisant quatre rubriques : le diagnostic, l'étiologie, le pronostic et la thérapeutique. L'analyse montre que la réincarnation n'est ordinairement qu'un élément à l'intérieur d'une conception plus générale de la vie et nuance certaines perceptions un peu rapides de cette croyance.*

On dit qu'entre 25 et 30 % des Canadiens optent pour la réincarnation, plutôt que pour tout autre forme de croyances concernant la vie après la mort. C'est du moins ce dont témoignent un certain nombre de sondages récents². Pourtant, même

1. Cette recherche a pu être réalisée grâce à une subvention du CRSH (1987-1990) pour un projet destiné à étudier les ouvrages réincarnationnistes produits par des éditeurs francophones entre 1967 et 1987. Je tiens à remercier M. Marcel Tremblay et Mme Brigitte Demers pour leur assistance au début du projet, et en particulier Mme Marcelle Saindon pour sa collaboration aux étapes ultérieures.

2. D'après le sondage Omnibus paru dans le journal *Le Devoir* du 8 septembre 1984 (peu avant la visite du pape), 18% des Québécois pensaient qu'après la mort «chacun continue à vivre en se réincarnant en quelque chose d'autre». La façon de formuler la question avait cependant pu faire hésiter certains adeptes à répondre par l'affirmative. «Se réincarner en quelque chose d'autre» pouvait en effet sous-entendre que l'on puisse éventuellement passer de l'homme à l'animal, ce que beaucoup de réincarnationnistes refusent d'emblée. En effet, dans un sondage réalisé par Alain Bouchard au Cégep Ste-Foy en janvier 1986, seulement 15.3% des répondants acceptaient cette option; par contre, 26.6% se disaient d'accord quand on leur a demandé: «Pensez-vous que votre âme ou esprit doit passer par de multiples vies différentes avant de parvenir au sommet de son développement spirituel?» Ces chiffres peuvent paraître élevés, mais plusieurs autres enquêtes vont dans le même sens. Un sondage Gallup du 12 septembre 1985 révélait par exemple que 31% des Canadiens étaient en faveur de la réincarnation. Un sondage du Groupe Léger et Léger touchant les croyances

en y ajoutant les immigrants asiatiques (hindous ou bouddhistes), les groupes religieux ou para-religieux favorisant explicitement la réincarnation ne représentent qu'un très faible pourcentage de la population totale du Canada. Cet écart montre bien que l'enseignement officiel des divers groupes religieux ne doit pas être confondu avec les croyances réelles de leurs adhérents. Cette montée en flèche de la croyance en la réincarnation suppose donc un jeu d'influences complexes dans lequel les média (radio, télévision, livres, conférences, rencontres) tiennent certainement une place importante. L'expression de «religion à la carte» qu'a popularisée le livre de Reginald Bibby³ renvoie justement à cette possibilité qu'a le consommateur de choisir, comme des mets dans un restaurant, les produits religieux qui lui conviennent. À cette clientèle affamée de croyances répond toute une industrie de mise en marché avec d'habiles proposeurs sachant manier les ressources les plus subtiles de la publicité moderne. Pour bien interpréter les statistiques de la croyance en la réincarnation, il est cependant important de se rendre compte de la variété des produits offerts aux consommateurs. Des dizaines de livres se proposent d'éclairer les gens sur ce sujet. On y trouve des présentations très élaborées de la réincarnation et toute une rhétorique publicitaire destinée à convaincre l'éventuel consommateur.

J'aborderai ailleurs la question de la rhétorique. Il me paraît encore nécessaire de préciser davantage le contenu de cette croyance en la réincarnation, et c'est à une telle étude que veut contribuer le présent article. La comparaison des discours réincarnationnistes que l'on trouve chez Swâmî Prabhupâda et dans les ouvrages de Shirley MacLaine m'a déjà permis de vérifier que l'idée que l'on se fait de la réincarnation est inséparable de la vision du monde que l'on possède déjà⁴. On ne défend pas abstraitement une loi de la nature: la réincarnation est une façon de se comprendre soi-même et d'accepter ce que l'on vit. Cette comparaison a également été l'occasion de vérifier la pertinence d'un modèle d'analyse puisé dans le bouddhisme et utilisant les notions simples de diagnostic, d'étiologie, de pronostic et de thérapie⁵. Je me

des Québécois (paru dans le *Journal de Québec* et dans le *Journal de Montréal* du 19 octobre 1987) obtenait 26% pour la croyance en la réincarnation. Un sondage Impact Recherche touchant la population adulte de Québec et de sa banlieue (publié dans *Le Soleil* du 20 novembre 1988) enregistrait à la question «Croyez-vous en la réincarnation?» 65.2% de non et 33.3% de oui. Il semble donc légitime de conclure qu'il y a en fait aujourd'hui entre 25% et 30% de la population qui acceptent la réincarnation.

3. Reginald W. BIBBY, *Fragmented Gods: the Poverty and Potential of Religion in Canada*. Toronto, Irwin Publishing, 1987. Traduit en français sous le titre de: *La Religion à la carte. Pauvreté et potentiel de la religion au Canada*, Montréal, Fides, 1988.
4. «De Bhaktivedânta Swâmî Prabhupâda à Shirley MacLaine: À la recherche d'un modèle d'analyse du discours réincarnationniste moderne», *Les Cahiers de recherches en sciences de la religion*, vol 11: *Les croyances des Québécois* (à paraître).
5. On sait, au moins depuis les travaux de Hendrik Kern en 1901, que les quatre vérités du sermon du Bouddha dans un jardin des environs de Bénarès prennent la forme générale d'une prescription médicale: 1) un diagnostic: tout est douleur; 2) une étiologie: la soif ou le désir est la cause de la douleur; 3) un pronostic: il est possible d'opposer un barrage à la douleur en éteignant la soif qui la cause; 4) une thérapeutique: il existe, pour atteindre ce résultat, huit grands moyens que l'on peut répartir en trois grandes catégories, soit une sagesse adéquate, une éthique adéquate et une discipline adéquate. J'ai fait l'hypothèse dans l'article cité dans la note précédente que ces quatre grandes rubriques que sont le diagnostic, l'étiologie, le pronostic et la thérapeutique étaient susceptibles de fournir un cadre pouvant faciliter l'analyse des livres réincarnationnistes, et pourquoi pas de toutes sortes d'autres messages religieux ou spirituels. On notera que Karl-A. KELLER a utilisé sensiblement le même cadre, et de façon tout à fait indépendante, dans son petit ouvrage

propose donc de poursuivre cette première recherche, toujours avec la même grille de lecture, en comparant cette fois la pratique de la régression dans les vies antérieures par hypnose avec une technique plus orientale, celle du «lying». Précisons qu'il ne s'agit pas de comparer les techniques en elles-mêmes, mais plutôt les discours qui les entourent. Ces discours nous atteignent tous en tant que consommateurs de croyances et ce sont eux qui seront l'objet d'analyse, indépendamment des questions de réalité et de vérité. Ce texte comprendra trois parties. Les deux premières présenteront tour à tour les deux points de vue retenus pour examen; je procéderai ensuite à leur comparaison systématique et tirerai les conclusions qui s'imposent.

I. L'ACCÈS AUX VIES ANTÉRIEURES SELON J. GRANT ET D. KELSEY⁶

Ce petit ouvrage est paru à Londres en 1967 et a été traduit en français en 1971. Joan Grant est née à Londres le 12 avril 1907 dans un milieu anglican (p. 7). Elle n'a pas connu d'enseignement religieux (p. 205). Sa mère s'intéressait au spiritisme; son père était par conviction scientifique un athée fanatique (pp. 241, 246). Joan supposait naturellement que chacun était doté d'une seconde vue (p. 8) et trouvait étranges les réactions des adultes qui feignaient de ne rien comprendre à ce qu'elle voyait (p. 240). Dès sa vingtaine, elle fait diverses expériences pour agrandir son rayon de perception et finit par en arriver à une représentation très claire des lignes générales de l'évolution de l'individu (pp. 8-9). Joan expérimente très tôt une technique utilisée jadis, croit-elle, dans l'Égypte des Pharaons et qui lui permet de retrouver ses vies antérieures. Cette technique de la «mémoire lointaine» consiste à déplacer son attention du niveau de la personnalité courante vers celui d'une incarnation ancienne. Leslie, le premier mari de Joan, avait noté les résultats de ces expériences qui firent l'objet de plusieurs livres: l'autobiographie de la pharaonne Sekita Carola dans l'Italie du XVI^e siècle, l'histoire d'une vie comme monarque d'Égypte mille ans avant Sekita, deux autres existences dans la Vallée du Nil, deux livres concernant une incarnation en Amérique du Nord 2000 ans avant Jésus-Christ, et l'histoire de Lucina qui vécut en Grèce 200 ans avant Jésus-Christ. C'est pourtant la rencontre de Denys Kelsey en 1958 qui permit à Joan Grant d'utiliser ses dons au maximum.

Chez Denys Kelsey, aucun don particulier, mais dix années de travail clinique en psychiatrie. Il y a été parachuté à trente et un ans, «sans une heure d'avertissement. C'était une chance, avoue-t-il, car mon approche à cet égard ne comportait aucune idée préconçue» (p. 37). C'est dans une séance avec un certain malade qu'il obtient «la certitude intellectuelle qu'en tout être humain existe une composante qui n'est pas psychique» (p. 37). À une autre occasion, il se découvre des dons d'hypnotiseur (p. 38) et applique cette technique avec succès à un malade atteint de névrose, puis à d'autres encore. Il était sur la voie qui mène à l'acceptation des vies antérieures

sur le Nouvel Âge: *New Age. Entre nouveauté et redécouverte*. Coll. «Entrée libre», 12. Genève, Labor et Fides, 1990, p. 46 s.

6. Joan GRANT et Denys KELSEY, *Nos vies antérieures*, traduit de l'anglais par Geneviève de Tonnac, Paris, Éditions et Publications Premières, 1971; J'ai Lu, 1972, 311 p. Les chiffres entre parenthèses dans cette section et dans la section 3 (quand le contexte est évident) renvoient à l'édition de 1972.

quand il découvrit Joan Grant et ses sept «biographies posthumes». C'est comme si la voie intuitive de Joan et la méthode clinique de Denys se confirmaient l'une l'autre : désormais unis par le mariage, Joan et Denys ne cesseront d'utiliser leurs dons et leur foi dans la réalité des vies antérieures pour aider les autres.

L'objectif poursuivi dans ce livre est clairement indiqué par Denys Kelsey quand il avoue : «J'aimerais faire partager ma croyance en la réincarnation. Je pense, en effet, que cela rendrait les gens beaucoup plus heureux, bien moins angoissés et bien plus raisonnables» (p. 36). Le dernier chapitre du livre raconte l'histoire d'une certaine Ray qui va mourir dévorée par un cancer. Par des expériences de visualisation de ses existences antérieures, Joan l'aide à se libérer, à «traverser la rivière» de la mort. Juste avant son dernier soupir, Ray fait une ultime demande aux Kelsey : «Je vous ai déjà dit ce que je désire raconter sur moi-même. Expliquez bien qu'il n'existe point de solitude, là-haut, et que nous partageons tant de joies. Faites connaître tout ce que nous savons être la vérité.» — «Voilà ce que nous avons essayé de faire», concluent ensemble les deux auteurs.

En dix chapitres signés alternativement par Joan Grant et par Denys Kelsey, ce livre raconte donc des expériences et témoigne de convictions. Il est inutile d'en résumer un à un tous les chapitres. Les points de vue de Joan et de Denys se complètent : leurs discours ne font qu'un. Je les traiterai donc comme une unité, quitte à introduire çà et là quelques nuances. De l'aveu même des Kelsey, la croyance en la réincarnation est de nature à soulager les humains de leurs angoisses, à les guérir de la mort. Denys Kelsey pense en particulier qu'en s'ouvrant à la dimension spirituelle, il peut devenir un meilleur médecin. Je ne pense donc pas trahir l'intention du livre en systématisant son message autour des quatre questions qui font en fait partie intégrante de n'importe quel discours thérapeutique : 1) une situation déplorable à laquelle on cherche à échapper (un diagnostic); 2) les causes de cette situation (une étiologie); 3) l'existence effective d'une voie pour s'en libérer (un pronostic); et 4) les moyens adéquats pour arriver à la guérison la plus complète (une thérapeutique susceptible de comporter des discours de sagesse, des dispositions touchant l'éthique et des pratiques techniques ou rituelles).

DIAGNOSTIC

Les Kelsey ont été témoins dans leur pratique thérapeutique des souffrances, des infirmités, des phobies, des névroses dont les humains sont accablés. Ils donnent de multiples exemples de cette douleur tant physique que psychique. Mais si les gens sont tellement malheureux et angoissés, c'est en particulier à cause de la perspective de la mort (cf. p. 36). C'est vrai des soldats sur le champ de bataille (chap. 9), des malades qui viennent les consulter, et de toutes ces personnes qu'ils côtoient. Tous ces maux peuvent être expliqués et peuvent être guéris.

ÉTIOLOGIE

Joan G. pense en effet qu'une bonne partie de nos maux viennent d'une fausse conception de la nature humaine et en particulier du manque de confiance dans les

sens (chap. 5). On s'illusionne en pensant qu'il est méritoire de crucifier sa chair. « Ces malheureux [victimes d'une forme de puritanisme] fournissent simplement la preuve que des idées erronées peuvent rendre la personnalité infirme tout comme la thalidomide peut rendre un fœtus estropié » (p. 162). Même un psychanalyste comme Freud a imaginé que les enfants au berceau pouvaient être obsédés de désirs sexuels (p. 162), ou que « les petits garçons, à peine sortis de leurs langes, voudraient tuer Papa pour pouvoir posséder Maman » (p. 207). Ces idées bizarres montrent l'influence négative qu'ont pu avoir sur Freud les dogmes chrétiens (pp. 207, 106) et le refus par les Églises chrétiennes de la réincarnation. La résurrection de la chair (71) fait aussi partie de ces croyances dogmatiques qu'il faut à tout prix éliminer (pp. 37, 245). Au cours d'une discussion avec sa mère, Joan se rappelle avoir dit « que la mort lui apporterait la preuve de la niaiserie de la majorité de ses idées dogmatiques » (p. 243).

PRONOSTIC

Il existe heureusement une autre vision du monde. En effet, les facultés de seconde vue de Joan démontrent l'existence d'une réalité supra-physique. Elle a pu l'expérimenter en elle-même, et cela depuis son enfance (p. 124). Grâce à l'hypnose, Denys a eu accès lui aussi au monde de Joan. De plus, l'expérience que Ray a pu réaliser grâce à leur soutien alors qu'elle était aux portes de la mort confirme toutes ces intuitions. « Comme c'est facile de mourir ! », s'exclamera-t-elle. « Si vous pouvez leur [à vos lecteurs] rappeler qu'ils ont vécu de nombreuses vies, ils comprendront que ça ne vaut pas la peine d'avoir peur de la mort... » (p. 306). La mort n'a donc plus de raison d'être un épouvantail. Il existe bel et bien « des lois régissant la transmission et la réception de l'énergie nécessaire à la guérison » ainsi que « des techniques trop souvent délaissées au profit de charlatans » que la médecine orthodoxe aurait avantage à étudier et à utiliser (p. 109).

THÉRAPEUTIQUE / SAGESSE

Pour arriver à une véritable guérison et comprendre la portée des intuitions et des découvertes de Joan G. et de Denys K., il faut d'abord accepter un certain savoir qui soit capable de satisfaire complètement l'intellect et qui puisse en quelque sorte « rendre les gens bien plus raisonnables » (cf. p. 36). Ce dont il faut se convaincre d'abord, c'est qu'« en tout être humain existe une composante qui n'est pas psychique » (p. 37). « [...] l'individu incarné est à la fois une seule personnalité et partie intégrante de son soi total. Il est comme un quartier d'orange, qui fait partie de l'orange entière. Le jus, leur caractéristique commune, constitue ce qu'il a acquis par ses propres efforts au cours de son évolution personnelle » (p. 9). Il faut donc distinguer dans l'être humain l'instrument physique qu'est le corps dont nous bénéficions sur terre et dont les éléments ne meurent pas (p. 70); l'élément supra-physique (appelé aussi la personnalité) qui possède d'abord une dimension spirituelle mais qui s'enrichit aussi de toutes les perceptions puisées dans l'expérience sensorielle (p. 71); et enfin le soi total (p. 9).

qui correspond à «l'intégrale, [à] la somme totale de la sagesse acquise à travers toute une série de personnalités» (p. 75).

Le corps est alors perçu comme «le partenaire essentiel, non pas l'ennemi des autres éléments de la personnalité» (p. 72). Il faut exercer ce corps, développer ses sens et non pas l'user en un ascétisme inutile (p. 134). «Le corps de chaque individu comporte un élément physique et supra-physique, et, quand l'échange d'énergie entre ces deux composantes vient à cesser, le corps physique meurt, mais non le corps supra-physique. Il ne peut pas mourir, pour la simple raison qu'il consiste en une matière non soumise au processus que nous appelons "mort". » (p. 70) Cette distinction entre le corps physique et l'élément supra-physique (lui-même une des composantes du moi intégral) est fondamentale. C'est l'oubli d'une telle distinction qui a conduit à l'invention de la résurrection de la chair (p. 71). Si l'on savait reporter comme il se doit la naissance et la mort au plan supra-physique, on comprendrait que c'est la douleur (plan physique), et non la mort, qui est le véritable ennemi (cf. pp. 73, 307).

La présente réincarnation représente donc le choix qu'a fait le supra-physique de ce corps dans le but de favoriser son évolution. Ce choix ne s'est pas fait au hasard : pour que la sélection ait été le plus efficace possible, elle a dû reposer sur l'intégrale de la sagesse acquise au long des vies antérieures (pp. 74-75). Les Kelsey insistent peu sur le but des réincarnations, mais il paraît évident que chaque réincarnation doit être située dans la perspective d'une évolution personnelle très longue (cf. pp. 9, 35). Joan a toujours été convaincue que, «dans un univers en expansion, l'individu aussi se développe et s'épanouit» (p. 35). Accepter l'idée de réincarnation, expliquera Denys, c'est souligner la force de l'expression «aboutir» quand on dit que même la haine, en s'apaisant, aboutit à l'amour (p. 174). Que signifie précisément cette évolution ? Le premier chapitre parle des quatre phases initiales du développement d'un individu :

Il débute avec juste assez d'énergie pour organiser une seule molécule. Avec l'accroissement de cette énergie, sa conscience commence à grandir et des formes plus complexes sont nécessaires pour l'exprimer. Trop développé pour rester enfermé dans la phase minérale de l'existence, il pénètre dans le règne végétal et parvient, par une série d'incarnations animales diverses, à sa première incarnation dans la race de l'homo sapiens.

Au cours de ses premières vies humaines, sa personnalité tout entière s'incarne ; aussi, incarné ou non, il dispose probablement des mêmes capacités et perceptions. Mais l'élargissement de sa conscience la rend trop vaste pour être contenue dans le cadre d'une seule personnalité. (pp. 8-9)

C'est précisément ce processus qui oblige à revenir plusieurs fois sur terre pour accumuler la somme d'expériences nécessaire pour monter à un niveau supérieur.

Les Kelsey acceptent la loi du karma⁷, mais non pas au sens où un corps est «donné en récompense ou en punition. [...] Notre corps ne nous est pas donné ; son origine remonte à un de nos corps antérieurs, pas forcément le précédent dans la série.» C'est le supra-physique qui fixe délibérément son choix sur un corps et non pas le corps qui nous échoit aveuglément (pp. 74-75). Il ne s'agit pas de s'autopunir

7. Ou «karman», selon la forme normale du mot en sanskrit.

(ce qui ne ferait qu'alimenter un faux orgueil), lit-on plus loin, mais de se pardonner à soi-même (p. 309). Les Kelsey parlent spontanément de la longue série des corps précédents (cf. p. 74); mais ailleurs ils notent que la facilité plus grande avec laquelle on se remémore de choses arrivées il y a plusieurs millénaires que d'événements arrivés pendant ce siècle oblige à revoir la conception simpliste que l'on se fait parfois de la réincarnation.

[...] l'analogie entre une série de personnalités et les quartiers d'une orange est juste, le temps formant le centre où les quartiers se rejoignent et dont ils sont équadistants. Concevoir les personnalités successives comme enfilées par le temps, comme des perles sur un fil, est commode intellectuellement mais trompeur. (p. 10)

Mais ils ne précisent pas davantage leur pensée à ce sujet.

THÉRAPEUTIQUE / ÉTHIQUE

Cette nouvelle vision du monde est indissociable d'un grand souci altruiste. Les Kelsey aident leurs semblables et on ne peut aider véritablement que si l'on sait (cf. p. 304). Ils ont essayé toute leur vie de rendre les gens heureux en leur faisant partager leur croyance en la réincarnation (p. 36) et ils espèrent que tous en feront autant.

THÉRAPEUTIQUE / TECHNIQUES

La croyance en la réincarnation conduit au développement de certaines techniques susceptibles de mettre l'individu en rapport avec une ou des existences passées. Joan G. enseigne qu'il est possible de changer de niveau, c'est-à-dire de passer du plan physique au plan supra-physique et de pratiquer ce qu'elle appelle la « mémoire lointaine ». En accédant à cet autre niveau où vie actuelle et vies antérieures sont présentes, on arrive par exemple à provoquer des afflux d'énergie susceptibles de guérir le corps (cf. p. 97). De nos jours, on a oublié que la mort n'est qu'« une sorte spéciale de changement de plan, fréquemment traversée par chaque individu » (cf. pp. 100, 13-14); Joan G. pense qu'en multipliant les expériences de ce genre, on retrouverait cette habilité.

Ce que Joan G. peut découvrir en elle-même par sa capacité de changer de niveau, Denys K. parvient à le « récupérer » (p. 12) grâce à l'hypnose (cf. p. 124). Il définit l'hypnose comme un état de conscience modifié susceptible d'abaisser la barrière enfermant le contenu de l'inconscient (pp. 40-41). C'est pour lui un excellent moyen d'arriver à expérimenter le changement de niveau dont parle Joan G., de découvrir des existences antérieures susceptibles d'éclairer les difficultés présentes de ses patients et d'obtenir des effets complémentaires (cf. p. 12).

Reste à savoir si la conception que les Kelsey se font de la réincarnation est aussi générale qu'ils le pensent. Denise Desjardins prétend elle aussi avoir accès à des vies antérieures, mais à travers une influence qui lui vient de l'Inde et qui, on le verra, se trouve à modifier complètement le sens qu'elle accorde à ces existences antérieures.

II. LA TECHNIQUE DU LYING PRÉSENTÉE PAR DENISE DESJARDINS⁸

Denise D. est, comme son mari Arnaud Desjardins, une disciple d'un maître hindou, Swâmî Prajñānpād⁹. Elle est née en 1923 d'une famille bourgeoise juive d'Alger où personne n'est attiré par la tradition indienne. À vingt et un ans, elle refuse un mariage traditionnel et part pour Paris où elle pense poursuivre une carrière de peintre. Elle rencontre Arnaud à l'hiver 1955/56 dans les groupes Gurdjieff et, assez rapidement, malgré des différences évidentes de tempérament, elle décide de se marier. L'un et l'autre poursuivent leur propre quête spirituelle. Cinéaste de profession, Arnaud se rend en Inde par voie terrestre pour y tourner quelques films. Après un séjour à l'ashram de Swâmî Shivânanda à Rishikesh, il fait venir Denise par avion: elle n'a qu'un désir, rencontrer Mâ Ānanda Mayî, une mystique qui la fascine depuis nombre d'années. En 1965, avec Arnaud, elle découvre enfin, non loin de Calcutta, celui qu'elle considère comme son véritable guru, Swâmî Prajñānpād. Avec ce maître, de fin septembre à fin décembre 1967, Arnaud se soumettra à trois mois d'entrevues non pas assises (*sittings*), mais couchées (*lyings*). Quant à Denise, elle dit avoir étudié pendant neuf ou dix années avec Swâmîjî (MVA, pp. 8, 21). L'ascèse du lying «dura [pour elle] plusieurs mois par intervalles, pendant de nombreux séjours auprès de Swâmîjî» (NN, p. 23), sans doute à partir de février 1969 (cf. MVA, p. 27 s.).

Né en 1891 au Bengale d'une famille de pauvres brahmanes, Yogeshwar (le futur Swâmî Prajñānpād) devint un brillant étudiant de physique à l'Université de Calcutta. Curieux de ce que l'Occident pouvait lui apporter, il se montrait critique vis-à-vis les traditions qui lui paraissaient périmées. Il participa à la création d'établissements collégiaux modernes (les *vidyâpîth*) censés pourvoir à la formation d'une élite indienne capable d'allier le meilleur des traditions orientales et occidentales¹⁰. En 1925, il abandonna le Kâshî Vidyâpîth (à Bénarès) et revêtit la robe ocre des sâdhous. Ce fut comme moine hindou que, quelque temps plus tard, il revint à l'enseignement. Swâmî Prajñānpād avait lu Freud avec enthousiasme et y avait trouvé la confirmation d'un certain nombre de vérités que les penseurs indiens avaient déjà formulées touchant l'inconscient et les sources de souffrance. Pourtant, il se défend bien d'être psychanalyste. Son but n'est pas de reconduire un client à une forme d'équilibre dans le travail ou dans l'amour, mais essentiellement de l'amener à la connaissance de soi, à la libération spirituelle (cf. MVA, p. 43). Le Bost est cette grande maison de campagne

8. Denise DESJARDINS, *De naissance en naissance. Témoignage sur une vie antérieure*. Paris, La Table ronde, 1977, 261 p. (ci-dessous NN); et *La mémoire des vies antérieures. Ascèse et vies successives*. Paris, La Table ronde, 1980, 481 p. (ci-dessous MVA). Les chiffres qui suivent les sigles NN et MVA dans cette section et la suivante indiquent les pages citées.

9. Je n'ai pu consulter ni le travail de D. ROUMANOFF (*Swâmî Prajñānpād, un maître de Vedānta contemporain*. Thèse de 3^e cycle dactylographiée, Paris IV, 1986) cité par Michel HULIN dans *Sept récits initiatiques tirés du Yoga-Vāsistha* (Paris, Berg International, 1987), p. 13, ni le livre qu'il en a tiré: *Svāmî Prajñānpād. Un maître contemporain. Manque et plénitude* (Paris, La Table Ronde, 1989) qui ne m'est parvenu qu'après la rédaction de ce texte. — Denise Desjardins écrit toujours Swâmî Prajñānpād, alors qu'une translittération plus exacte inclinerait à écrire Swâmî Prajñānpād, et ainsi de suite pour bien d'autres mots. Plutôt que de doubler les translittérations ou de multiplier les explications, j'ai préféré restaurer systématiquement les accents circonflexes (notant les voyelles longues) partout où ils étaient requis.

10. Cf. Gilles FARCET, *Arnaud Desjardins ou l'aventure de la sagesse*, Paris, La Table Ronde et Montréal, Éditions Lacombe, 1987, p. 235.

française où, depuis 1974, les Desjardins accueillent les candidats désireux de se consacrer à la découverte intérieure dans la ligne de l'enseignement prodigué par Swâmî Prajñānpād et reçu par Arnaud et Denise D. On n'y fait pas de psychanalyse; on cherche plutôt à découvrir une dimension nouvelle et essentielle de l'inconscient susceptible, au moins dans certains cas, de soulager certaines névroses et même des psychoses (cf. MVA, p. 11).

Dans son premier livre de 1977, *De naissance en naissance*, Denise D. présente le récit «d'une longue ascèse menée auprès d'un maître hindou» (NN, p. 18). Pendant ces lyings, elle a découvert qu'elle avait déjà vécu en Inde. Son livre se présente comme un témoignage personnel décisif. On dirait une pure invention, mais Denise proteste de sa bonne foi: «Cette histoire, j'en ai écrit chaque passage d'une traite et elle se présente comme un roman. Certes, tous les détails n'ont pas été retrouvés lorsque j'étais allongée devant Swâmîjî. Mais je peux affirmer que je n'ai jamais cherché à réinventer. Ce qui venait s'imposait à moi» (NN, p. 34). Les réflexions amorcées dans cet ouvrage n'étaient cependant pas suffisantes. En 1980, dans *La mémoire des vies antérieures*, Denise D. prolonge et élargit le travail commencé quelques années plus tôt: elle élabore davantage l'enseignement qu'elle a reçu de Swâmîjî au sujet de la réincarnation et surtout elle y ajoute, sous le couvert de l'anonymat, les témoignages d'une vingtaine de personnes ayant passé par le Bost et ayant elles aussi retrouvé des traces de vies antérieures. Dans la préface qu'il a écrite, Arnaud D. explique qu'il était important de contenir les rumeurs et de situer le phénomène dans de plus justes proportions (pp. 12-13).

Denise D. écrit pour communiquer un message touchant les naissances multiples et la possibilité de s'en libérer. L'on procédera maintenant comme pour le livre de Joan Grant et Denys Kelsey, soit en essayant de découvrir le diagnostic, l'étiologie, le pronostic et la thérapeutique susceptibles d'être dégagés des propos de l'auteure.

DIAGNOSTIC

Tout au long de ses deux livres, Denise D. décrit l'aventure humaine comme une suite de soucis, d'inquiétudes, d'hésitations, de reculs, de tensions, de douleurs. Mais si Denise D. est allée rencontrer Swâmîjî, c'est aussi qu'elle ressentait une plus profonde insatisfaction par rapport à ce qu'elle vivait. Quand on va rencontrer les Desjardins au Bost, c'est moins pour être guéri de troubles physiques que pour être libéré d'une sorte de malaise plus général d'ordre mental. «[N]on pas, dira-t-elle, une psychothérapie au sens actuel du mot, mais en effet, une guérison de la psyché, non tant de ses maladies mentales, que de sa maladie: le mental, qui étouffe notre moi véridique» (MVA, p. 101). Le fait même que le véritable moi soit prisonnier d'un psychisme, et encore plus d'un corps, est en soi une douleur, et c'est à cette douleur fondamentale que s'attaque l'enseignement de Denise D.

ÉTILOGIE

Quelles sont les raisons de tous ces malaises? La tradition orientale dont Denise D. se réclame invoque d'abord l'ignorance qui consiste à identifier le moi avec le

corps (MVA, pp. 120, 361). À la suite de Swâmî Prajñānpād, Denise D. précise la source immédiate de cette ignorance en utilisant les mots sanskrits de *samskāra* et de *vāsanā*. Elle définit les *samskāras* comme étant des traces, des impressions, des résidus accumulés dans le psychisme et les *vāsanās* comme étant plus spécifiquement le dynamisme que conservent les germes d'actions qui cherchent à reprendre vie quelque part (cf. MVA, p. 54). Nous sommes envahis, dira-t-elle, par «quantités de pulsions, de désirs indéfiniment variés, de rêves fantastiques, qui viennent des *vāsanās* accumulées en masse dans notre subconscient» (MVA, p. 55). Cette liberté où nous croyons agir, jouir, choisir est en réalité le produit d'un amalgame de ces *vāsanās* (cf. MVA, p. 55). Il faut se rendre compte que «nous ne sommes pas un, unifiés, mais deux, trois, dix, un théâtre entier de personnages complexes et quelquefois à couteaux tirés entre eux» (MVA, p. 360). Désirs inassouvis et peurs inapaisées sont des forces contradictoires qui habitent les humains et qui sans cesse les enchaînent à l'existence (cf. NN, pp. 228, 232, 248-249).

PRONOSTIC

Il est possible de se libérer des aspirations et des peurs qui nous tourmentent (MVA, p. 369), de ces désirs et de ces peurs qui sont comme les deux faces d'une même pièce de monnaie (cf. MVA, p. 208). Fidèle à une longue tradition hindoue, l'enseignement de Swâmîjî montre le chemin qui conduit vers cette libération. L'expérience de Denise, d'Arnaud D. et de tous ceux qui ont passé par le Bost plaide en faveur de la possibilité d'une telle libération. Il est possible d'enlever ce qui recouvre l'état naturel (cf. MVA, p. 357), d'arriver à l'harmonie (MVA, p. 358), de créer «un espace intérieur où le calme peut s'établir» (MVA, pp. 357-358). Cette foi très ferme, fondée sur des expériences personnelles, sous-tend les deux livres de Denise D.

THÉRAPEUTIQUE / SAGESSE

La sagesse que propose Denise D. est issue de l'enseignement de Swâmî Prajñānpād. La guérison pronostiquée suppose en premier lieu un discernement approprié. Il faut pouvoir distinguer ce qui relève du corps, de l'ego transitoire, et ce qui appartient au soi réel, au véritable moi, à la réalité ultime (vg. MVA, pp. 41-42). La grande erreur consiste à s'identifier à son corps ou à l'un de ses états (celui de bébé, d'adolescent, de l'adulte, etc.); rien de permanent n'existe qui s'appelle le corps: «Ce ne sont là que des passages provisoires où la fluidité de l'être semble s'arrêter» (MVA, p. 365). Denise D. y insiste: dans l'œuvre de la libération, il n'y a rien à ajouter, à construire, mais seulement des enveloppes à enlever, à dépouiller (MVA, p. 43); il faut se libérer des empêchements les plus tenaces faits de désirs et de peurs (cf. MVA, p. 46), percevoir «l'inanité de cette fuite éperdue de désir en désir» (MVA, p. 57); arriver en quelque sorte à isoler le seul véritable désir qui est de dépasser tous ces désirs (cf. MVA, p. 57).

La souffrance peut rendre la vie insupportable. Pourtant la vie n'est pas que souffrances, elle est aussi faite de plaisirs. La vie doit être acceptée dans sa totalité:

elle est changement, alternance entre le négatif et le positif, entre la peine et la douleur, entre le désagréable et l'agréable (cf. MVA, pp. 86-87, 366); ces éléments contradictoires sont autant d'aspects complémentaires d'une même réalité. L'inévitable loi de transformation est celle qui implique aussi bien la Création que la Destruction (MVA, p. 367).

L'enseignement de Denise D. s'appuie sur la notion hindoue de karma. Il faut comprendre par là « la loi de causes et d'effets, un jeu dont nous ignorons les règles, parce que nous en ignorons la moitié, c'est-à-dire les causes » (MVA, pp. 63-64). Cela veut dire que ce que nous sommes présentement dépend d'actions faites dans des vies antérieures. Sur le plan du mental, l'existence de ces causes psychiques fait que la vie peut sembler prédéterminée. Mais c'est aussi le privilège de l'être humain d'être libre s'il le veut, de dépasser le plan des déterminations (cf. NN, pp. 249-250). L'accent n'est pas mis ici sur les causes lointaines; mais plutôt sur les impressions dynamiques (*vâsanâ*) qui lèstent présentement le psychisme et conditionnent notre agir. C'est parce que nous ignorons tout de ces causes que nous nous laissons emporter par le fleuve des renaissances (*samsâra*). « Comme si nos attitudes actuelles n'étaient que le fleurissement de racines samsariques très profondément ancrées dans notre subconscient » (MVA, p. 64). Prendre conscience de ces traces, c'est désamorcer la réaction naturelle qu'elles suscitent et qui consiste le plus souvent à dire non; c'est passer d'une réaction mécanique et aveugle à une réaction éclairée, c'est accepter ce qui se passe et se libérer du cycle infernal de la vie.

Le but poursuivi ici n'est pas de découvrir le plus de vies antérieures possible (MVA, p. 353), mais d'arriver à se libérer des désirs et des peurs (NN, p. 230) et à atteindre un lieu où n'existent ni désirs ni peurs (NN, pp. 232-233). Une fois redécouverte, la vie antérieure doit être dépassée pour que nous puissions vivre dans le présent (MVA, p. 363). « Ce qui est important c'est d'utiliser l'entraînement qu'on a acquis à plonger dans l'inconscient, et à revivre des situations atroces (qui sont vivables dans la mesure où l'on est tout à fait un avec elles au lieu de les refuser) pour revenir à cette existence-ci » (MVA, p. 353). Il y a donc lieu de relativiser les vies antérieures: on parle de naissances et de morts, mais en réalité il n'y a ni naissance ni mort (MVA, pp. 41-42). Il semble inutile de spéculer sur le temps de l'intervalle entre deux vies; Platon parlait d'un intervalle de trois mille ans, les Tibétains réduisaient cette durée à quarante-neuf jours; Denise D. conclut de ses expériences de lyings que « le moment de la mort et celui de la naissance sont ressentis comme deux instants qui se succèdent, pratiquement sans intervalle de temps » (MVA, pp. 141).

THÉRAPEUTIQUE / ÉTHIQUE

Il n'est pas à proprement parler question d'éthique dans les deux livres de Denise D. On trouve çà et là des conseils généraux touchant l'altruisme, l'élimination de tout fanatisme (cf. MVA, p. 119), etc. Il est également recommandé de bien vérifier avant d'accepter quelque croyance que ce soit (MVA, p. 41).

THÉRAPEUTIQUE / TECHNIQUES

D'autres voies de libération préconisent des rituels spécifiques, l'utilisation de mantras et de postures, la conscience du corps, de longues heures de méditation, la pratique d'austérités. La particularité de l'enseignement de Swâmîjî est l'introduction d'une technique de purification du mental (*citta-shuddhi*) (cf. MVA, pp. 43-44) qu'il dit avoir découverte dans des textes comme le *Yoga-Vâsishtha* et qui doit sans doute beaucoup à l'intérêt que ce Swâmî portait à Freud. Cette forme d'ascèse (*sâdhanâ*), qui s'appelle désormais le «lying», semble être au cœur de la pratique spirituelle du Bost. «Le lying est un travail sur les *vâsanâs* et les *samskâras*, une tentative renouvelée jour après jour de dépister et de connaître les *vâsanâs* qui sont les racines de nos attachements majeurs» (MVA, p. 358). «Parfois» (MVA, pp. 83, 134) ou «quand il le jugeait nécessaire» (MVA, p. 96), Swâmî Prajñânpâd recourait à cette technique qui semble être utilisée au Bost de façon beaucoup plus systématique¹¹. Cette technique serait inutile si l'on vivait déjà le calme méditatif.

Trop souvent, la méditation consiste à essayer désespérément de plaquer du silence sur les rumeurs des tendances cachées qui somnolent en nous.

Ici, dans le lying, il s'agit au contraire de réveiller d'abord ces rumeurs, pour que ces nuages accumulés se condensent en un orage grondant, qui viendra percer l'écran obscur. (MVA, p. 360)

Ce travail se fait sans la moindre hypnose, sans la moindre drogue; il ne s'agit pas davantage du rêve éveillé que Denise D. a elle-même pratiqué (MVA, p. 38), mais plutôt d'un élargissement de la conscience (MVA, p. 35).

Ces présentations séparées du point de vue de Joan Grant et de Denys Kelsey, puis de celui de Denise D. laissent déjà deviner, malgré des affinités évidentes, une énorme distance. Il s'agira maintenant de préciser cet écart par une comparaison systématique.

III. COMPARAISON ENTRE LE POINT DE VUE DES KELSEY ET CELUI DE DENISE DESJARDINS

Dans les deux sections précédentes, on a volontairement multiplié les citations de façon à demeurer au plus près du discours tenu par ces auteurs; on procédera de la même façon dans la section suivante. Même si les Kelsey et Denise D. défendent tous deux la réincarnation, ils le font d'un point de vue assez différent. D'un côté, on semble parler davantage le langage d'une certaine parapsychologie occidentale; de l'autre, il est question avant tout d'expérience spirituelle, même si la présence des histoires de vies antérieures pèse sûrement d'un certain poids sur ce qui se passe au Bost. La comparaison point par point de ces deux discours permettra de mieux percevoir ce qui les rapproche et de mieux mesurer la distance qui les sépare.

11. «Au Bost, sur 88 personnes ayant mené en profondeur l'anamnèse des lyings, 43 ont revécu leur naissance et 73 ont retrouvé des vies antérieures. Sur les 15 autres, beaucoup ne sont qu'au début de cette *sâdhanâ* si particulière. D'autres ne s'y sont pas encore engagées.» (MVA, p. 134)

DIAGNOSTIC

Il est vrai que les diagnostics posés par nos auteurs paraissent se rejoindre; mais à y regarder de plus près, on constate qu'ils diffèrent considérablement. Joan G., dont le mari Arthur avait été fait prisonnier à Hong Kong, a eu très vite à côtoyer régulièrement «des gens en convalescence d'opérations ou d'accidents, ou bien qu'il s'agissait de remonter après des maux allant de la pneumonie au *delirium tremens*» (p. 33). Elle cherchait à les soulager de toutes les façons, n'hésitant pas à intervenir auprès d'amis médecins. Déjà à cette époque, «son attitude peu conventionnelle à l'égard de la psychothérapie [lui avait] toujours semblé aussi simple que la double vue, ou la mémoire lointaine» (p. 34). Denys K. est un médecin rattaché en 1948 à une institution hospitalière militaire (p. 37) et qui a dû se spécialiser en psychiatrie. Tout ce contexte médical fait en sorte que ce livre traite surtout des souffrances physiques ou psychiques, et que la mort est alors perçue comme le traumatisme suprême. Il en va autrement de l'ouvrage de Denise D. Cette femme est une artiste, et son mari un cinéaste: l'une et l'autre sont préoccupés de spiritualité. Les clients du Bost sont en général des gens qui souffrent de malaises divers, mais «pas de gros problèmes» (MVA, p. 149). Le *lying* est plutôt «une ascèse pour hommes normaux, candidats à la sagesse» (MVA, p. 101). En paraphrasant Swāmijî, on pourrait dire que les Kelsey insistent plus sur le passage de l'anormal au normal, et les Desjardins sur celui du normal au supranormal, c'est-à-dire sur l'atteinte de la libération totale (MVA, pp. 101-102). Les Kelsey voient partout la mort et son horreur; le cancer de Ray apparaît comme le point culminant du livre. La mort est aussi présente chez Denise D., mais avec moins d'acuité; le véritable problème, c'est moins la mort et la douleur physique que le moi et ses masques (MVA, p. 103).

ÉTILOGIE

Pourquoi souffrons-nous ainsi? Les Kelsey accusent d'abord l'Église anglicane, et indirectement toutes les Églises chrétiennes. Une vérité dogmatique, pour eux, reste toujours une vérité extérieure, qui s'oppose à une vérité expérimentée (cf. p. 37). Et quand ils en ont l'occasion, ils pointent du doigt l'influence néfaste des dogmes (cf. pp. 245, 273). Ce qu'il faut, c'est remplacer le faux enseignement des Églises par la conquête des pouvoirs à laquelle donnent accès les expériences psychiques qu'ils encouragent.

Denise D. est d'origine juive, Arnaud D. est protestant. Il arrive à Denise D. de dénoncer le dogme selon lequel tout vient des événements de cette vie-ci (NN, p. 14), ou de combattre un certain fanatisme chrétien (MVA, p. 119). Mais de façon générale, son attitude vis-à-vis les religions est beaucoup plus ouverte: elle est prête à les considérer comme des voies pouvant aider à dépasser les désirs (MVA, p. 58). En fait, la perspective de Denise D. s'inspire résolument de l'hindouisme; elle soutient que la cause principale des maux dont nous souffrons est l'ignorance de notre véritable soi; et cette ignorance provient des peurs paralysantes et des désirs tentaculaires qui nous assaillent tous en ce monde. Ces désirs et ces peurs sont emmagasinés dans le

psychisme sous forme de marques qui restent actives aussi longtemps qu'on n'en a pas pris conscience et qu'on ne les désamorce pas. Joan G. parle aussi d'«expérience emmagasinée par des supra-physiques antérieurs» (p. 79), mais c'est une expérience sur laquelle on doit prendre appui pour guérir, pour avancer (cf. p. 121). Les Kelsey croient que l'exploration du psychisme débouche sur l'apparition de pouvoirs insoupçonnés; Denise D. ne veut entendre parler ni de drogue ni d'hypnose, elle ne compte pas sur d'éventuels pouvoirs (cf. MVA p. 358); mais quand c'est nécessaire, elle encourage à la suite de son maître une forme d'introspection qui permet à l'être humain de s'accepter en profondeur et d'arriver à percevoir le Soi réel derrière les apparences.

PRONOSTIC

De part et d'autre, l'issue est claire: les maux qui nous accablent peuvent être surmontés, mais encore ici dans deux sens bien différents. L'expérience des Kelsey montre que les techniques de mémoire lointaine et celles de l'hypnose peuvent servir à relayer la médecine traditionnelle et à en corriger les lacunes. L'individu peut apprendre à profiter de ses expériences douloureuses passées pour se développer davantage et parvenir ainsi au terme de son évolution. Denise D. a réussi auprès du Swâmî Prajñânpâd à ne plus dire non et à accepter son passé; son épanouissement actuel démontre qu'il est possible dès cette vie de se libérer de ses désirs et de ses peurs. Tant d'hôtes de la maison du Bost ont également été libérés de leurs maux qu'il y a lieu de faire confiance aux méthodes du Swâmî Prajñânpâd.

THÉRAPEUTIQUE / SAGESSE

Le véritable discernement commence par l'adoption d'une certaine conception de l'être humain. Les Kelsey distinguent le corps, le supra-physique et le soi total; Denise D. préfère des mots qui sont plus près de l'enseignement hindou comme ceux de corps, d'ego transitoire et de soi réel. De part et d'autre, la vision tripartite de l'être humain semble à première vue identique; et pourtant, la partie médiane joue en fait des rôles tout à fait différents. Les Kelsey disent du supra-physique qu'il «s'enrichit» (p. 71) de toutes sortes de perceptions sensorielles; les expériences faites par la personnalité semblent bien s'ajouter les unes aux autres pour s'intégrer finalement à un tout; c'est comme si le soi total était fait d'une série d'expériences différentes devant s'additionner pour arriver à une somme totale. Denise D. conçoit au contraire l'ego transitoire comme une entité subtile où s'emmagasine une matière psychique faite de traces de désirs et de peurs reliés à des actions qui n'ont pas été acceptées pour ce qu'elles sont. Les *samskâras* ou les *vâsanâs* dont elle parle sont en fait des formes d'ignorance, des voiles plus ou moins illusoires posés involontairement sur le soi réel et qu'il faut dépouiller les uns après les autres.

On comprend alors que les Kelsey parlent d'évolution pour arriver à la sagesse intégrale, totale, complète. Denise D. dira plutôt qu'«une vie antérieure, ce n'est plus une évolution, mais une révolution» (MVA, p. 40). Il faut remonter le temps à rebours; il faut détruire le mental à sa racine, sinon il reviendrait plus fort encore (cf. NN,

p. 23). La méthode préconisée par Swâmîjî est une véritable chirurgie (cf. MVA, p. 83); plus on devient le «Je» réel, plus on se vide de son ego (cf. MVA, p. 240). «Cet Enseignement vise la paix non les pouvoirs, vise la plénitude, non la perfection. Que de fois ai-je entendu Swâmîjî me montrer mes inutiles tendances perfectionnistes» (MVA, p. 358).

Quant à l'idée même de réincarnation, on y insiste mais de façon bien différente. Il faut évidemment éviter, dira Joan G., de concevoir les vies selon une succession temporelle trop stricte, et ne pas réduire non plus la loi du karma à une série de récompenses ou de punitions. Dominant tout ce mécanisme, il y a en fait le libre choix de la personnalité qui décide lucidement de son sort à venir. C'est le je individuel qui prend en main son évolution en se servant de toutes les ressources de son psychisme. En dépit des nuances qu'ils apportent, les Kelsey n'oseraient douter de la réalité des vies successives; Denise D. semble hésiter davantage: elle croit à leur réalité, et c'est la raison pour laquelle elle multiplie les exemples; mais elle note aussi, à la suite de Swâmîjî, que ce langage des multiples renaissances est celui du monde et qu'en réalité il n'y a ni naissance ni mort (MVA, p. 42). C'est comme s'il fallait prendre garde à la façon dont on se situe par rapport à la réalité ultime. «Ne se souciant pas de libération (*moksha*) certains egos accordent une grande valeur au chemin dans le monde et y agissent avec une grande certitude d'esprit. Une personne de cette sorte s'incarne dans des naissances successives, puis aiguisant sa faculté de discrimination, elle commence à réfléchir ainsi: ces naissances répétées ne m'ont apporté aucun résultat. Assez de cette illusion du monde [...]» (MVA, p. 43). Ce passage, qui semble rapporter des propos tenus par Swâmîjî, montre bien que, même si on adopte le langage des vies antérieures, il ne faut pas en être dupe. Il s'agit d'une façon de parler qui comporte une grande part d'illusion; la répétition des vies antérieures n'ajoute finalement rien; ce qui importe, ce n'est pas la réalité des vies antérieures, mais celle de la libération. Une fois que l'on a posé l'importance des traces diverses qui s'emmagentisent dans le psychisme, il est inutile de trop spéculer sur l'idée de réincarnation et sur ses conditions de réalisation. Au contraire, les Kelsey sont portés à doter les vies antérieures d'une réalité beaucoup plus palpable; ils sont portés à «donner une grande valeur au chemin dans le monde» (cf. MVA, p. 43) et se situent par conséquent aux antipodes de l'enseignement de Swâmîjî.

THÉRAPEUTIQUE / ÉTHIQUE

L'attitude éthique qui ressort de ces livres est toujours la même: un grand souci altruiste. On a souci de pratiquer la grande loi de l'amour et l'aide que l'on peut apporter à toutes sortes de malades apparaît d'une certaine façon comme la preuve de l'efficacité de cette croyance. À vrai dire, ce souci de charité n'est pas tellement explicite ici. Mais il est tellement omniprésent dans ce genre d'écrits qu'il n'est pas incongru de le souligner au moins en passant.

THÉRAPEUTIQUE / TECHNIQUES

Quant aux techniques préconisées ici, elles s'opposent elles aussi radicalement. Les Kelsey préconisent des interventions au niveau du supra-physique grâce à des habilités spéciales (la mémoire lointaine, les changements de plan, l'hypnose). Le lying de Swâmî Prajñānpād ressemble à certains égards à une psychanalyse par la déstructuration provisoire du psychisme qu'il provoque; pourtant le but poursuivi n'est pas l'analyse du mental, mais la connaissance du soi ultime (cf. MVA, p. 43). Ce nettoyage du mental «pourrait, bien sûr, correspondre à la psychanalyse mais avec un but différent, celui de se délivrer de couches successives d'empêchements mentaux pour parvenir à la liberté intérieure, à l'Éveil, au Nirvâna, à la Réalisation du Soi (*âtma-darshan*), à la Libération (*moksha* ou *mukti*)» (MVA, p. 47; cf. pp. 97, 101-102).

Cette comparaison montre bien les différences entre le point de vue soutenu par J. Grant et D. Kelsey et celui de Denise D. L'explication la plus facile de ces différences pourrait consister à dire qu'en valorisant la libération, l'Orient se trouve à dévaloriser les vies successives qui sont globalement perçues comme une impasse; tandis que la réincarnation à l'occidentale est une marche ascendante vers l'accomplissement, vers la perfection absolue. Swâmîjî désapprouve les efforts de Denise D. pour arriver à la perfection; au contraire, les Kelsey cherchent à enrichir l'ego de leurs clients de toutes les expériences susceptibles de compléter leur personnalité. Dans un cas, on cherche avant tout à se libérer des renaissances multiples, de tous les désirs et de toutes les peurs qui nous y enchaînent; dans l'autre, la réincarnation devient l'instrument du progrès individuel, et chacune des vies scande les étapes d'une évolution personnelle.

Cette opposition tranchée entre une perspective orientale négative et une interprétation occidentale positive a l'avantage d'être simple et facilement comprise. À bien y penser, elle n'est peut-être pas suffisante. Il est évident que croire en la réincarnation, c'est d'abord accepter la possibilité de vivre plusieurs vies. Cette croyance suppose également l'adhésion à une conception fragmentée de l'être humain. Mais il faut aussi prendre conscience que la réincarnation n'est qu'une base de croyance extrêmement malléable et pouvant recevoir des valences positive ou négative suivant les contextes idéologiques où elle s'insère. Il n'est pas tout de dire que l'on croit en la réincarnation; cette croyance est à situer dans un contexte idéologique (religieux ou séculier) qui lui donne son sens. La grille de lecture qui a été utilisée pour analyser les ouvrages de J. Grant et D. Kelsey et de D. Desjardins montre bien que la réincarnation n'est qu'un élément à l'intérieur d'une conception plus générale de la vie.

Ce n'est donc pas parce qu'elle est une croyance orientale que la réincarnation est nécessairement perçue comme une situation malheureuse dont il faut se libérer. Et inversement, la croyance occidentale en la réincarnation n'est pas non plus obligatoirement positive. Même si la croyance en la réincarnation se situe en Occident ordinairement à l'intérieur d'une perspective de progrès spirituel, il existe un certain nombre d'Occidentaux comme les fidèles du Bost ou les dévots de Krishna qui sont convaincus que la réincarnation n'offre qu'une perspective sans issue qu'il faut dépasser.

Les grands textes hindous ou bouddhiques parlent également des renaissances (*sam-sâra*) comme d'un océan de douleurs. Être libre, c'est avoir appris à se dégager de l'emprise de ce monde et pouvoir atteindre ce lieu d'où l'on ne revient pas (cf. *Bhagavad Gîtâ* 8, 26; etc.). Les sages, dit-on, savent que les humains se sont égarés dans la forêt des renaissances, ils savent la force des liens qui les retiennent enchaînés au monde; et le sachant, ils coupent les liens du circuit des renaissances (*Mahâbhârata* 11, 6). Ils savent également la force des *vâsanâs* et des *samskâras* dont parle Denise D. et cherchent à amener les humains à adopter une attitude de détachement qui leur permette de se soustraire à tous ces couples de forces contradictoires (bien et mal, plaisir et douleur, etc.) dont est constitué le monde. Tel est en gros le point de vue de Krishna, du Bouddha, de Swâmî Prajñânâpâd et de tant d'autres ascètes. Pourtant, quand les gens ordinaires, les maîtres de maison hindous ou bouddhistes parlent de vies successives, leur langage se fait plus nuancé. Soit qu'ils répètent l'enseignement reçu et alors ils cherchent à sortir de ce cycle infernal; soit qu'ils voient dans ces réincarnations un espoir lointain d'évoluer, qu'ils y perçoivent un temps de préparation avant d'en arriver à vivre cette existence définitive qui les arrachera à tant de souffrances¹².

Il faut donc aller plus loin dans l'analyse et se demander *qui* parle de réincarnation en Orient comme en Occident, et *de quel lieu social* on en parle. On peut en effet parler d'existences multiples en adoptant le point de vue de celui qui a renoncé à un monde considéré comme un lieu de désirs et de peurs qui éloignent de la vraie liberté. C'est un tel point de vue que fait sien Denise D. Par contre, on dirait que la réincarnation, quand elle est défendue par un individu qui accepte pleinement le monde séculier où il vit s'inscrit presque spontanément dans une dynamique évolutive. Ce sont les réincarnationnistes occidentaux du XIX^e siècle, des optimistes heureux de vivre dans un monde de progrès indéfini, qui ont donné à cette croyance sa forme positive la plus achevée¹³. Dans cette optique, vivre sa vie, c'est faire un long apprentissage dont les règles sont inscrites dans la nature, c'est croire au progrès comme à une loi incontournable de la vie, et c'est croire à ces multiples existences qui se trouvent à baliser les étapes d'une longue évolution. Les Kelsey acceptent spontanément une telle conception positive de la réincarnation. L'attention qu'ils portent aux forces subtiles du

12. Il est tout à fait exact qu'en Inde, selon la théorie classique, on se libère de son karman et que l'on cherche à échapper à la prison que constitue le cycle des vies successives. Il ne faudrait pourtant pas généraliser trop vite. Les travaux récents montrent bien qu'il n'existe pas dans l'hindouisme une unique façon de penser l'action et les échanges karmiques qui s'ensuivent, et que par conséquent le cycle des vies antérieures ne peut être pensé en termes exclusivement négatifs [voir Wendy D. O'FLAHERTY (éd.), *Karma and Rebirth in Classical Indian Traditions*, Berkeley / Los Angeles / London, University of California Press, 1980; Charles F. KEYES and E. Valentine DANIEL (éd.), *Karma. An Anthropological Inquiry*, Berkeley / Los Angeles / London, University of California Press, 1983; Ronald W. NEUFELDT (éd.), *Karma and Rebirth: Post Classical Developments*, Albany, State University of New York Press, 1986; Christopher CHAPPEL, *Karma and Creativity*, Albany, State University of New York Press, 1986]. Certains auteurs modernes comme Aurobindo et Radhakrishnan ont même tenté de réinterpréter complètement ces concepts en y introduisant les notions d'évolution et de progrès [cf. Robert N. MINOR, «In Defense Of Karma And Rebirth: Evolutionary Karma», in: Ronald W. Neufeldt (éd.), *op. cit.*, 15-40].

13. On pourra se reporter aux textes que j'ai réunis à ce sujet dans «Réincarnation ou résurrection? Revue d'un débat et amorce d'une recherche» (*Science et Esprit*, XXXVI, no 3, 1984, pp. 351-374; et XXXVII, no 1, 1985, pp. 75-96).

psychisme les fait en quelque sorte participer à l'avance à une réalité qui se situe sur un plan plus élevé de l'évolution humaine; et c'est à ces études qu'ils se consacrent pour ajouter au pouvoir thérapeutique de la médecine physique courante.

Cela dit, il n'est peut-être pas inutile en terminant de présenter, sous forme de propositions plus générales, les conclusions qui se dégagent de cette analyse, ainsi que les distinctions qu'elle implique.

1) Même si, dans les religions orientales (hindouisme, bouddhisme), la réincarnation est souvent perçue dans un sens négatif et qu'en Occident ses adeptes y discernent un chemin de libération personnelle, il apparaît insuffisant d'affirmer sans autre précision qu'en Orient la réincarnation est négative et qu'en Occident, elle est positive.

2) La valeur que l'on accorde aux vies successives est liée à l'ensemble de sa vision du monde. Elle dépend en particulier de la valeur que l'on accorde au monde matériel dans l'œuvre du salut tant individuel que collectif.

3) Notons cependant, dans le but de bien préciser la portée des propositions précédentes, qu'il n'existe pas de connection nécessaire entre la croyance en la réincarnation et le fait d'accorder de la valeur aux actes (karma). Il arrive, tant dans l'hindouisme, le bouddhisme que chez les réincarnationnistes modernes que ces deux discours coïncident et se renforcent mutuellement. Mais l'Afrique noire croit par exemple à certaines formes de réincarnations sans y voir une conséquence de la moralité des actes; et les chrétiens croient ordinairement à la valeur des actes (karma) sans accepter pour autant la possibilité de la réincarnation.

4) On se permettra un dernier corollaire à l'intention de ceux qui préparent des sondages touchant la réincarnation. Il ressort en effet de cette analyse qu'on ne peut enquêter sur la croyance en la réincarnation sans distinguer ce qui se rapporte à la valeur de l'agir (karma), à la possibilité de vies successives (réincarnation) et à la valeur ultime que l'on accorde à l'existence (salut). Ce sont là trois variables qui devraient être traitées séparément, si l'on veut obtenir une image complète des croyances de populations de plus en plus diversifiées.